

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } » » 14 » six mois.
 } » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

30 juin 1863.

Le *Moniteur* publie une lettre adressée par l'Empereur à M. Rouher ; nous la reproduisons plus loin. L'Empereur reconnaît que notre système de centralisation a eu le grave inconvénient d'amener un excès de réglementation.... Telle affaire communale, par exemple, d'une importance secondaire et ne soulevant d'ailleurs aucune objection, exige une instruction de deux années au moins, grâce à l'intervention obligée de 11 autorités différentes.

Parlant de là, l'Empereur réclame l'urgence d'une réforme, et charge M. Rouher de mettre la question à l'étude du Conseil d'Etat.

Le *Bulletin de Paris* affirme, d'après ce qui se dit à l'ambassade russe à Paris, que le cabinet de Saint-Petersbourg serait tout disposé à accueillir les propositions des trois grands Etats en faveur de la Pologne. Il offrirait même de réunir à Saint-Petersbourg des plénipotentiaires européens. Quant à l'armistice, il déclarerait n'en pouvoir prendre l'initiative, tout en se montrant disposé à cesser les hostilités dès que les Polonais en donneraient l'exemple.

Les journaux russes ont recommencé, depuis 10 jours, à publier des dépêches sur les combats livrés entre les troupes russes et les insurgés dans les provinces de Lithuanie, de Podolie, de Volhynie et de l'Ukraine. Ces dépêches donnent toujours naturellement la victoire aux Russes, mais elles prouvent au moins que l'insurrection est loin d'être étouffée dans ces contrées.

Les dernières nouvelles reçues du Mexique annoncent que le général Gaxa s'est retiré dans Mexico avec les débris de l'armée de Comonfort, et le président Juárez l'a nommé commandant civil et militaire du district fédéral. La capitale a été mise, dit-on, en état de défense. Les trois principales chaussées peuvent être inondées, et les magnifiques rangées d'ar-

bres qui entouraient la ville ont été abattues pour faire des barricades.

Les prochaines nouvelles nous apprendront si un siège sera nécessaire, ou si le Gouvernement, ainsi qu'on l'avait précédemment annoncé, aura jugé plus prudent pour lui de se retirer à Moreli.

Le steamer *Shannon* est arrivé hier matin à Southampton.

Le courrier qu'il apporte du Mexique est attendu avec d'autant plus d'impatience qu'il contient le rapport du général Forey sur les dernières opérations du siège et sur la reddition de Puebla.

Les nouvelles de la Vera-Cruz vont jusqu'au 1^{er} juin.

D'après une dépêche venue par la voie de la Havane, et portant la date du 7 juin, la marche de nos troupes sur Mexico continuait.

Les nouvelles des Etats-Unis sont aujourd'hui très défavorables aux unionistes. On va même jusqu'à dire, d'après un télégramme de Londres, que les confédérés seraient en marche sur Washington.

Moniteur du 30 juin.

PARTIE OFFICIELLE.

Par décret du 22 juin :
Sont abrogées, à dater du 1^{er} septembre 1863, les dispositions de décrets, ordonnances ou règlements généraux ayant pour objet de limiter le nombre des boulangers, de les placer sous l'autorité des syndicats, de les soumettre aux formalités des autorisations préalables pour la fondation ou la fermeture de leurs établissements, de leur imposer des réserves de farines ou de grains, des dépôts de garantie ou des cautionnements en argent, de réglementer la fabrication, le transport ou la vente du pain, autres que les dispositions relatives à la salubrité et à la fidélité du débit du pain mis en vente.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

Le courrier arrivé ce matin du Mexique apporte le rapport du général Forey sur l'affaire de San Lorenzo, dans laquelle l'armée de Comonfort a été mise en déroute par le général Bazaine, et la continuation du rapport général sur les opérations du siège glorieusement terminé par la prise de Puebla.

L'empereur a adressé la lettre suivante à S. Exc. M. Rouher, ministre président le conseil d'Etat :

Palais de Fontainebleau, le 24 juin 1863.

« Monsieur le Président du Conseil d'Etat, « Notre système de centralisation, malgré ses avantages, a eu le grave inconvénient d'amener un excès de réglementation. Nous avons déjà cherché, vous le savez, à y remédier ; néanmoins il reste encore beaucoup à faire. Autrefois, le contrôle incessant de l'administration sur une foule de choses avait peut-être sa raison d'être, mais aujourd'hui ce n'est plus qu'une entrave. Comment comprendre, en effet, que telle affaire communale, par exemple, d'une importance secondaire et ne soulevant d'ailleurs aucune objection, exige une instruction de deux années au moins, grâce à l'intervention obligée de onze autorités différentes ? Dans certains cas, les entreprises éprouvent tout autant de retard.

« Plus je songe à cette situation et plus je suis convaincu de l'urgence d'une réforme. Mais dans ces matières où le bien public et l'intérêt privé se touchent par tant de points, le difficile est de faire à chacun sa part, en accordant au premier toute la protection, au second toute la liberté désirables.

« Cette œuvre nécessite la révision d'un grand nombre de lois, de décrets, d'ordonnances, d'instructions ministérielles et l'on ne peut en préparer les éléments qu'en examinant avec attention chacun des détails de notre système administratif, pour en retrancher ceux qui seraient superflus.

« Les diverses sections du conseil d'Etat m'ont paru les plus propres à cet examen, car si elles n'administrent pas, elles voient agir l'administration. Ce sont les meilleurs témoins qu'on puisse consulter.

« Je vous prie donc de les charger de ce travail, et voici comme j'en comprends l'exécution. Dans le sein de chaque section, le rapporteur dresserait le tableau des formalités, des délais, des diverses autorités, des dispositions réglementaires auxquels chaque affaire aura été soumise. Un certain nombre de tableaux particuliers permettraient de résumer pour chaque catégorie la forme et la durée moyenne de l'instruction, en écartant les circonstances exceptionnelles. La section donnerait ensuite son avis sur les modifications

ou sur les suppressions jugées nécessaires.

Quant aux affaires qui ne sont pas soumises au conseil d'Etat, les chefs de service fourniraient des documents et des états analogues qui serviraient de base à un travail général pour chaque ministère.

Comme j'attache une grande importance à cette réforme, je compte sur le zèle éclairé du conseil d'Etat pour arriver bientôt à une solution satisfaisante.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

« NAPOLEON. »

La lettre de l'Empereur à M. Rouher sur la décentralisation n'a pas rencontré moins de sympathies dans les départements qu'à Paris. On y voit avec raison le point de départ de réformes depuis longtemps réclamées par les administrations et les populations provinciales. Cette lettre si remarquable contient en effet les bases d'un nouvel édifice auquel se rattacheront de nombreuses mesures intéressant les départements et les communes. Nous allons avoir enfin la décentralisation administrative, c'est-à-dire qu'une large part d'initiative va être donnée aux mandataires des populations et que les résolutions prises seront affranchies de ce formalisme gênant devant lequel se fatiguaient parfois le dévouement et le patriotisme.

(Bulletin de Paris).

On lit dans le *Daily News* :

« On suppose généralement que la réponse de la Russie contiendra la paix ou la guerre. Nous ne croyons pas, cependant, que le cabinet de Saint-Petersbourg rejette d'une manière absolue les propositions des puissances. Sa réponse sera conciliante. Il n'acceptera pas les six points, mais il en fera l'objet de négociations jusqu'à ce que l'hiver, accompagné de la famine, vienne surprendre les Polonais. Le système le plus habile pour le prince Gortschakoff serait d'accepter les six points, en laissant aux Polonais la responsabilité de leur rejet. Si les propositions sont acceptées par la Russie, la médiation des puissances est paralysée. Il est évident que les six points ne valent pas la peine que la Russie résiste, et qu'ils prouvent que le cœur et la volonté de l'Europe ne sont pas avec la Pologne. »

Pologne.

Un télégramme de Cracovie, en date du 27 juin, porte ce qui suit :

« Le chef des insurgés du palatinat d'Augustowo, Andruszkiewicz, a occupé Lomza, Styczin et Grajewo.

« L'insurrection compte en Podlachie sept détachements.

« Un combat sanglant a été livré, le 22, à Sorock, sur le Bug.

« Les nouvelles de Lithuanie parlent d'un engagement avec les Russes à Krowymost et d'un combat acharné à Rudniki, près de Vilna.

« Les exécutions continuent. Bokiewicz a été pendu par les Russes, le 20, à Piotrkow. »

Nous trouvons dans la *Gazette d'Augsbourg* la correspondance suivante de Vilna :

« Les exécutions ont lieu au centre de la ville vers onze heures du matin. L'autorité y procède avec une ostentation qu'elle ne cherche pas à dissimuler et qui augmente encore l'exaspération populaire. On parle d'une trentaine de Polonais que le même sort attend. Pour huit d'entre eux, la sentence a déjà été confirmée et sera probablement bientôt exécutée. La situation des prisonniers de guerre est affreuse. Sous le gouverneur précédent, on tolérait encore certains usages qui leur permettaient de respirer pendant une demi-heure l'air frais du matin. Ils pouvaient aussi voir leurs parents. Maintenant tout a changé. On ne les nourrit que de pain et d'eau, ils dorment sur la paille et ne quittent leur cachot que pour comparaître devant le tribunal de guerre.

« Mourawieff a reçu l'avis de sa condamnation à mort. A la menace, il répondit par la raillerie, disant que, puisque depuis vingt ans il avait dépassé la limite commune de l'âge humain, il pouvait s'attendre à mourir d'un instant à l'autre ; que, du reste, il ne s'écartera en rien de son devoir. Néanmoins, sa manière de vivre est loin d'être agréable et dénote une peur réelle de la mort. Une vieille servante fidèle achète ses provisions. Lui-même s'entoure d'une muraille de Chine ; pendant que la cuisinière prépare son repas, on ferme sur elle la porte de la cuisine, et, le dîner approuvé, on met soigneusement sous clef le reste des vivres. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 1^{er} JUILLET 1863.

N° 14.

LE TREMBLEMENT DE TERRE *

CHAPITRE XII.

LE COMBAT DE TAUREAUX.

(Suite).

Trois taureaux avaient été tués, lorsqu'on en poussa dans l'arène un quatrième le plus sauvage qu'eussent jamais produit les bords de l'Orénoque. Pour exciter encore sa fureur, on avait mis à ses trousses des chiens, qui le poursuivaient de leurs aboiements jusqu'à ce qu'il en eût tué deux en les lançant en l'air, perçes par ses cornes. Alors un cavalier parut, qui n'était armé que du lasso. Il montait un cheval aussi ferme sur ses jarrets et aussi agile que le taureau, et aussitôt s'engagea une course dans laquelle il fut tour à tour poursuivi et poursuivi. Enfin se présente une occasion favorable de lancer le lasso. Soit manque d'habitude de s'exercer devant une assemblée si nombreuse,

soit que le costume imposé par la circonstance gênât le Llanero dans ses mouvements, le noeud coulant resta accroché aux cornes du taureau, au lieu de se serfer autour de son cou, il le fit bondir. Désarçonné par la secousse, le cavalier tomba et fut entraîné par l'animal furieux qui poursuivait le cheval. Mais ce dernier l'évitait avec l'habileté des chevaux des steppes, le taureau se retourna contre l'homme, qui, lâchant la corde, se remit lestement sur ses jambes.

Sa vie courait néanmoins un danger imminent. Plusieurs voix lui crièrent de se réfugier derrière la baranda, première clôture de l'arène, séparée par un étroit couloir de l'enceinte derrière laquelle s'élevait l'amphithéâtre destiné aux spectateurs, et pouvant livrer passage aux combattants en péril par des ouvertures trop étroites pour un taureau. Mais le malheureux Llanero n'avait pas le choix de la direction à prendre. Il ne quittait pas des yeux le taureau, et, à chaque bond de cet ennemi, il en faisait un lui-même en sens contraire. Il était évident que son agilité et sa force ne résisteraient pas longtemps à ces efforts désespérés.

La vue de cet homme désarmé, privé de son unique moyen de défense, et cette considération que le Llanero n'était pas un combattant salarié, disposaient les spectateurs à une compassion qu'ils ne prodigèrent guère aux toréadors. Elle se changea bientôt en une véritable angoisse ; tous les cœurs frémissaient, le sang se glaça dans les veines de tous quand le Llanero, faisant une suprême tentative, traversa l'arène avec une rapidité prodigieuse, dans l'espoir de s'abriter derrière la baranda. Mais le taureau le suivit sur les talons. Déjà les naseaux fumants touchaient

presque le dos du fugitif, et il se préparait à lui lancer un coup de cornes, quand il marcha sur la corde du lasso, qu'il traînait toujours. Il plia sur ses genoux, sans s'abattre, il est vrai ; mais l'instant d'arrêt qui en résulta donna au Llanero le temps d'atteindre la baranda.

Par malheur, il en manqua l'ouverture, et lorsque, ressemblant toutes ses forces, il essaya de la franchir d'un saut, il glissa et tomba par terre. Il était perdu ; le taureau allait le fouler aux pieds ou le déchirer avec ses cornes si, au moment même où l'animal se ruait violemment contre la baranda, une épée ne se fût enfoncée dans sa poitrine.

Le marquis de Vallida, qui avait autorisé le Llanero à montrer son habileté en public, se considérait, pour ainsi dire comme moralement responsable de la vie de cet homme. Le voyant en péril et s'apercevant que les toréadors avaient tous quitté l'arène pour aller se rafraîchir, il n'hésita pas à lui porter secours. Il se plaça à une porte de communication entre l'arène et la loge des commissaires de la fête, tira son épée et la présenta au taureau, qui accourait sans le voir, uniquement occupé de l'ennemi qu'il poursuivait. Rodriguez avait calculé que, lancé ainsi de toute sa force, l'animal s'enfoncerait lui-même le fer dans la poitrine. Grâce au sang-froid et à l'intrepidité du marquis, le coup réussit à merveille. Le taureau recula en chancelant, un flot de sang épais sortit bouillonnant de sa blessure, et, avant d'avoir retourné jusqu'au milieu de l'arène, il s'abattit et roula sur le sable l'énorme masse de son corps.

Tout cela s'était fait si vite, et l'attention des spectateurs avait été si exclusivement captivée par le Llanero, que per-

sonne ne s'était aperçu de l'intention de Rodriguez. Au fait accompli succéda un silence d'étonnement pendant lequel ils cherchèrent à se rendre compte de ce qui venait de se passer sous leurs yeux. Un des toréadors — enfin rentrés — détacha le ruban qui ornait le cou du taureau et le présenta au vainqueur. Deux autres relevèrent le Llanero, qui était sain et sauf, mais qui gisait immobile, l'imminence de la mort et l'épouvante qu'elle lui causait lui ayant presque ôté l'usage de ses sens. Alors un immense cri d'allégresse, plus retentissant que tous les braves prodigués jusque là, s'échappa en même temps de toutes les poitrines.

Pourtant il y avait là deux dames qui ne prenaient part ni aux battements de mains, ni aux vivats enthousiastes de la foule. Mais ce n'était point par indifférence ; c'était bien plutôt par excès d'émotion. Dona Josefa, l'une d'elles, saisie d'effroi à la vue de l'action du marquis, resta quelques instants plongée dans une sorte de stupeur. Elle n'en fut arrachée que par le bruit étourdissant qui se faisait autour d'elle. Triomphant alors de cette violente impression, elle promena avec vivacité ses regards dans toute la salle, comme pour recueillir le tribut de l'admiration publique et l'offrir à Rodriguez au nom de tous. Sa physiologie avait en ce moment une expression de fierté charmante, et le sang se portait avec tant de force à ses joues brunes qu'il les colorait d'une légère teinte d'incarnat.

L'autre dame — et ce n'était point la mère de don Rodriguez, car dona Madalena n'assistait point à ce spectacle — était, comme Josefa, dans une des premières loges. Seulement elle avait pris place dans le fond, au lieu de se mettre

sur le devant comme la mulâtresse. Ses longues paupières timidement baissées, pâle, tremblante, à demi-évanouie, elle serait tombée si elle n'avait été soutenue par une dame âgée, vêtue de noir avec autant de simplicité que de recherche.

L'honneur de la journée est au marquis de Vallida. dit cette dernière à don Antonio d'Huerta, assis à côté d'elle. Ce coup de théâtre aurait-il été préparé ? Ne serait-ce qu'une comédie dans le drame ?

— Qu'entendez-vous par là ? répliqua don Antonio. Peut-on prévoir et calculer d'avance qu'un homme courra un pareil danger ? D'ailleurs mon neveu est incapable d'une cruauté pareille, et cet artifice serait indigne de lui.

Au ton de ces paroles, la dame s'aperçut quelle avait froissé don Antonio ; elle reprit donc pour l'apaiser :

« Vous rendez justice à votre parent, et cela vous fait d'autant plus d'honneur que vos convictions diffèrent complètement des siennes.

— A part ses malheureuses erreurs politiques et son honteux choix d'amis, répondit don Antonio avec un coup d'œil méprisant du côté de la loge de Josefa, Rodriguez est un gentilhomme dont le caractère ne peut qu'honorer la famille. Ses adversaires mêmes sont forcés d'en convenir.

— Qui en doute ? » répliqua la dame, en appelant d'un geste furtif l'attention de son interlocuteur sur la ravissante jeune fille qu'elle soutenait toujours.

Don Antonio fut pleinement satisfait de cette réponse, car il n'avait pris la défense de son neveu que pour l'honneur de la famille, et pas le moins du monde par attachement personnel.

(*) Reproduction interdite.